

« DÈS AUJOURD'HUI, HABITER LA RÉALITÉ OFFERTE... »

PRÉDICATION apportée par Hadrien Oléon-Perrin, dimanche 06/07/2025, à l'Église Protestante Unie de Compiègne

Prière d'illumination

Éternel,

L'agitation et l'empressement du quotidien nous empêchent souvent d'entendre ta voix, de discerner ta Parole d'espérance.

En ce matin où nous sommes rassemblés, en communion fraternelle, que ton Esprit ouvre nos cœurs à la lecture des lignes millénaires que nous nous apprêtons à parcourir. Puisse-nous, par lui, réceptifs à ton souffle entre les mots, comprendre et agir ta volonté pour nos vies.

AMEN

Lecture de la Bible

Notre méditation de ce matin portera sur le livre de l'Apocalypse, selon Jean, au chapitre 21, les versets 1 à 8.

21 Puis je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre ; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus.

² Et je vis descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, préparée comme une épouse qui s'est parée pour son époux.

³ Et j'entendis du trône une forte voix qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes ! Il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et lui sera leur Dieu.

⁴ Il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu.

⁵ Et celui qui était assis sur le trône dit : Voici, je fais toutes choses nouvelles. Et il dit : Écris ; car ces paroles sont certaines et véritables.

⁶ Et il me dit : C'est fait ! Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. À celui qui a soif je donnerai de la source de l'eau de la vie, gratuitement.

⁷ Celui qui vaincra héritera ces choses ; je serai son Dieu, et il sera mon fils.

⁸ Mais pour les lâches, les incrédules, les abominables, les meurtriers, les impudiques, les enchanteurs, les idolâtres, et tous les menteurs, leur part sera dans l'étang ardent de feu et de soufre, ce qui est la seconde mort.

Prédication : Dès aujourd'hui, habiter la réalité offerte...

C'est fini...

Le fracas a cessé... Finis, le son retentissant des trompettes, le tumulte des fléaux et des combats. Le mal et la mort n'ont pas eu le dernier mot... Le péché, balayé par la grâce, fait place, dans ce silence retrouvé, apaisé, au don d'un monde nouveau et d'une ville nouvelle ; ici, maintenant, dès à présent.

Un Ciel nouveau, une Terre nouvelle, comme une nouvelle création qui se substitue à la précédente. Même l'océan primordial, celui au-dessus duquel planait l'Esprit de Dieu alors que tout n'était encore que tohu-bohu, même cet océan n'existe plus. Un renouveau, donc, mais pas un « de nouveau »... Ce n'est plus le même monde, c'en est un autre. Cette nouveauté, qui jalonne ce texte, c'est ce qui vient de se produire, différent de ce qui était jusqu'alors, sous le signe de l'inattendu. Et c'est en effet la manifestation d'un Dieu qui vient nous surprendre.

D'ailleurs, ce n'est pas un nouvel Eden que voit descendre du Ciel le témoin de la Révélation, c'est une Ville. Une Ville dont la sainteté n'est pas l'expression d'une perfection exceptionnelle, mais plutôt l'attestation de l'énergie qui met en mouvement tous ceux qui croient. Une ville ouverte, là où le jardin originel était enclos. Rendue capable par Dieu, par-delà le temps qui s'est écoulé, dans sa multitude et sa diversité, dans cet espace libre, l'humanité peut désormais faire communauté, fraternité, solidarité, elle peut, en corps vivant du Christ, faire Église. Cette nouvelle Jérusalem c'est bien le lieu d'une fête, d'une alliance renouvelée entre Dieu et l'humanité, un lieu à habiter, un lieu à vivre, dans la liesse d'une noce sans fin.

« Je vis... », « et j'entendis... »... Comme le témoin, nos sens doivent s'ouvrir à la Révélation, non pas en parole exprimée en retour, ... pas encore, mais d'abord en perception. Les prophéties messianiques d'Esaië résonnent en ces mots : « Alors s'ouvriront les yeux des aveugles, s'ouvriront les oreilles des sourds ; alors le boiteux sautera comme un cerf, et la langue du muet éclatera de joie » (Es. 35,5-6). Voir, entendre, s'animer, puis transmettre... Mais quoi ?

Comme la Ville est descendue du Ciel, la transcendance de Dieu est descendue parmi nous en l'humanité du Christ. En Christ, Dieu s'est abaissé auprès de nous pour nous élever à lui. « Il est venu chez les siens, mais les siens ne l'ont pas reçu » (Jean, prologue, 11), ils l'ont condamné. Pire encore, en Christ, l'humanité a mis Dieu à mort de la plus infamante façon. Et la voilà, la plus incroyable des nouvelles, celle qui ne cesse de se répandre depuis les lueurs d'un lointain lendemain de sabbat : « La mort ne sera plus », il l'a vaincue, il s'est relevé et nous relève avec lui. « Tabernacle de Dieu avec les hommes », il vit avec nous, en nous, pour faire de nous les messagers agissants des commandements de Dieu. Il a vécu, il est mort et ressuscité, non pour abolir, mais pour accomplir. Au troisième jour commence un nouvel âge du monde, l'ancien monde a disparu à la mort de Jésus. En sa résurrection, un temps nouveau et un monde nouveau font irruption dans l'existence humaine.

« C'est fait », en Christ ressuscité, par la Parole, commencement et fin sont confondus, dans ce don accueilli, en confiance. En Christ réside la promesse d'un infini d'amour, dans la relation à Dieu, à soi-même et aux autres, au-delà de l'emprise du temps et de la mort.

C'est à cette nouveauté d'amour que Jésus enjoint déjà ses disciples, au soir du dernier repas, « aimez-vous les uns les autres » (Jean 13,34), un commandement nouveau... de cette nouveauté qui résonne aussi dans cet extrait de l'Apocalypse. En Christ, la source de la vie est intarissable pour « celui qui a soif ». « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle », dit Jésus à la Samaritaine dans l'évangile de Jean (4,14). Il serait toutefois naïf de penser que cette « eau » promise nous dispensera purement et simplement de la mort du corps, de son altération ou de sa souffrance. La mort est à comprendre ici comme l'état de l'humain plongé dans le péché, dans ce « je » qui l'enferme et le détourne de la direction de la vie pour et avec l'autre. S'il « n'y aura plus ni deuil, ni cris, ni douleur », ce n'est pas parce nous deviendrons soudain physiquement immortels, mais parce que la délivrance du péché offerte en Christ ressuscité éclaire le sens de notre existence et nous rassure sur notre finitude, dans la grâce du Père.

Celui qui « vaincra ces choses », celui qui saura se décentrer de lui-même, qui retrouvera le cœur de cible dans l'altérité, relevant l'autre, sera relevé dans sa propre existence. La Révélation, c'est qu'en Christ, c'est vivants que nous devons, chaque jour, ressusciter nous-mêmes et être, nous aussi, porteurs de résurrection. Ce temps qui n'est pour nous que passage doit être un temps rempli, par Dieu, et par nous, dans la perspective dynamique de notre société et du monde. Nous sommes invités non seulement à nous tourner vers l'avenir mais surtout à investir notre présent, par la vie et pour la vie. Cela suppose sans doute une nouvelle façon d'habiter ce monde, une relation à Dieu revisitée, malmenant parfois notre confort et nos repères, oui... un souffle qui nous déstabilise, mais nous pousse toujours vers l'avant... Ce témoignage à transmettre, c'est celui du « c'est arrivé » de Pâques, indissociable d'un « c'est arrivé pour moi ».

Une telle nouvelle ne peut que nous réjouir. Le don de la Ville est don de la vie, par l'eau de la Parole à laquelle peut s'abreuver sans fin celui qui croit. Et pourtant, en fait de gorgées rafraîchissantes et salutaires, le dernier verset de notre texte aurait plutôt tendance à nous faire l'effet d'une désagréable giclée d'eau glacée. Ce verset est d'ailleurs probablement celui qui clôturait la version primitive de l'Apocalypse de Jean, sur le modèle conclusif des avertissements prophétiques de l'Ancien Testament. Mais alors, tout est donné, et pourtant Dieu condamne, très sévèrement ? Gardons-nous bien d'un tel contresens. Le seul jugement de Dieu, c'est celui de la grâce, pour tous, et malgré tout. Peut-être faut-il plutôt lire ici la mise en garde, par Dieu, de l'humain contre lui-même.

Les « lâches », ce sont les tièdes, ceux qui n'osent pas s'engager pour le Christ (Ap. 3,15-16), en conviction et en action. Les « infidèles » sont ceux qui ne gardent pas leur foi, leur confiance. Les « dépravés », au sens que l'on trouve couramment dans la littérature apocalyptique juive, ce sont les idolâtres. Ils sont précédemment incarnés par la Grande Prostituée et l'adoration de la Bête. Meurtriers, impudiques, magiciens – autrement dit, coupables de séduction par l'illusion et la falsification qui éloignent de Dieu... tous sont « menteurs », à comprendre comme ennemis de la vérité.

Globalement, cet enchaînement de qualificatifs peu flatteurs traduit ni plus ni moins le refus d'une idolâtrie menaçante et contagieuse, sous toutes ses formes... Loin du panthéon des divinités gréco-romaines et autres veaux d'or, l'humanité contemporaine n'est pas en reste.

Nos idoles d'aujourd'hui, les idéologies, le consumérisme, le matérialisme, l'exacerbation de l'ego... et bien d'autres encore... ne sont que des formes réitérées de la rébellion première de l'humain contre Dieu. Par elles – ces idoles – nous nous condamnons au feu des effets de nos actes, rarement assumés, et surtout à la culpabilité que nous nous infligeons. Je dis bien « nous nous condamnons ». Ce n'est pas Dieu qui, d'une main puissante et vengeresse, nous pousse dans l'« étang de feu et de soufre », nous y plongeons nous-mêmes, par notre incapacité à nous gouverner dans le respect du commandement d'amour. Le mot grec qui désigne l'étang définit précisément celui-ci comme une pièce d'eau stagnante creusée de main d'homme. Un étang est aussi parfois une retenue sur un cours d'eau, au moyen d'un barrage... Voilà encore une image intéressante et signifiante... Autrement dit, l'étang, c'est notre installation dans notre propre immobilité, dans notre certitude autoalimentée. Le théologien allemand Moltmann interroge notre responsabilité en nous rappelant que « nous ne sommes pas seulement les victimes de cet enfer » mais que « nous en sommes toujours également les agents ».

Cette seconde mort, c'est peut-être, en définitive, la mort que nous nous infligeons nous-mêmes, avant même l'inéluctable mort physique. Par notre manque de foi, de conviction, d'altérité, par notre centration sur nous-même, par notre incapacité à entendre, recevoir, agir et transmettre la Parole, nous mourons à la relation... Vivants, mais déjà morts... Voilà le risque, lourd de conséquences, dont nous sommes prévenus.

Ce constat a sans doute dû laisser perplexes les premiers lecteurs du texte, d'où l'ajout à sa suite par le ou les auteurs d'une description plus détaillée de la Jérusalem céleste et d'une finale longue plus projective. En tout cas, à ce stade de la lecture, il nous faut comprendre que la Ville sainte, qui nous rassemble, vivants, auprès de Dieu, n'est pas à attendre, elle n'est pas à bâtir... Tout est déjà là, devant nous, et pourtant, trop souvent, nous ne le voyons pas.

Apocalypse... Révélation... Soulevons donc ce voile qui masque une réalité déjà possible. Une réalité qui nous appelle tous, tels que nous sommes, quels que soient nos chemins de vie, à devenir enfants de Dieu, à oser vivre pleinement notre existence en son amour, dès maintenant. Ces lignes presque deux fois millénaires lancent encore aujourd'hui un appel à entendre, à voir aussi, peut-être, à travers les visages des autres et les contours de notre monde... Un appel à agir, à vivre en Christ, dès à présent, sans attendre, en plaçant Dieu au cœur même de nos existences, en chevillant en nos êtres la conviction que lorsque pourrions douter, croire que tout est fini, eh bien non, tout commence, encore et encore.

AMEN